

Didier Castanet

Que reste-t-il de notre amour * ?

On m'a fait remarquer, à juste titre, que ce que je proposais en guise de titre était proche de celui de la chanson de Charles Trenet, *Que reste-t-il de nos amours*. « Que reste-t-il de nos amours, que reste-t-il de ces beaux jours, une photo, vieille photo, de ma jeunesse. Que reste-t-il des billets doux, des mois d'avril, des rendez-vous, un souvenir qui me poursuit sans cesse... » Cette chanson est une romance à la fois joyeuse et nostalgique sur le thème de souvenirs d'un amour lointain et intemporel de jeunesse passée. C'est un standard de la chanson française, repris par beaucoup d'artistes français mais aussi étrangers.

Ce fut un matin vraiment très tôt, alors que je cherchais un titre pour aujourd'hui, que m'est venu ce titre, sans faire le lien sur le moment avec la chanson de Charles Trenet. Et c'est une personne proche qui en voyant l'affiche m'a fait remarquer la proximité avec Trenet. Belle proximité et belle référence. Mais j'ai mis amour au singulier alors que dans le titre de Trenet les amours sont au pluriel.

Avant de commencer, je voudrais faire une petite rectification à propos de l'affiche que j'ai proposée pour annoncer cette séance. Le tableau d'André Masson que Xavier Doumen a très bien reproduit s'intitule *Paysage aux prodiges* et date de 1935. Il y a eu une petite confusion avec un autre tableau intitulé *Métamorphose* qui, lui, date de 1928. Rectification faite.

Le transfert est le moteur de l'analyse, la répétition en est la matière et l'interprétation l'acte qui en modifie le cours. La fin de la psychanalyse lacanienne suppose la transformation du rapport du sujet à son désir, à la jouissance et au transfert. Le concept de transfert et la notion d'interprétation jouent un rôle central jusqu'au bout et surtout dans leur chute.

* [↑](#) Séance du séminaire *Qu'enseigne la psychanalyse ? (Saison 5)* à Toulouse le 14 février 2026.

Le pivot du transfert, point initial et point d'aboutissement de son mouvement, est l'objet *a*. Cet objet *a* comme réel est la condition de la cure. C'est par rapport à son statut et à sa mise en fonction quant au désir que peut se définir la place de l'analyste dans le transfert, la modalité sous laquelle il s'y trouve impliqué : place de sujet supposé savoir, d'une part, et de l'espace de l'interprétation, fonction du désir de l'analyste, d'autre part, en tant que Lacan le présente comme le moteur de la cure. « Le sujet supposé savoir est pour nous le pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert ¹. »

Dans le tout début d'un de ses textes de 1989 qui s'intitule « Quelle fin pour l'analyste ? », Colette Soler disait, je la cite : « La fin d'une analyse, c'est la fin d'un amour. » Et elle précise un peu plus loin qu'« il s'agit d'un amour qui se produit non par rencontre, mais par nécessité ».

La chute du sujet supposé savoir n'est pas la suppression du transfert. À la place de l'Autre qui sait, sujet supposé savoir, vient l'Autre qui désire, l'Autre qui ne sait pas ce que le sujet désire ou ce qu'il va devenir. L'ambition de Lacan était de recruter les psychanalystes qui « croient à l'inconscient ² ». Croire à l'inconscient s'oppose au sujet supposé savoir comme celui qui sait d'avance. L'inconscient est un savoir à inventer, non pas un savoir qui serait là depuis toujours et qu'il s'agirait simplement de découvrir. Le passage de la croyance au sujet supposé savoir à la croyance à l'inconscient, correspond au passage du travail de transfert au transfert de travail, du transfert à l'Autre qui sait au transfert à l'Autre qui désire, l'Autre barré.

Je retiens une date. 1964. C'est l'année de la fondation de l'École freudienne de Paris certes, mais c'est surtout l'année du *Séminaire XI* dans lequel, bien avant la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », se trouvent posées les coordonnées de la passe qui fait le psychanalyste, et donc aussi les conditions d'une école de psychanalyse. Cette passe suppose la définition du transfert comme amour, amour du savoir, dit Lacan. Cet amour du savoir vise la singularité du sujet.

Dans ce *Séminaire XI*, Lacan va mettre en avant deux termes s'agissant de la fin de la cure. Il nous indique comment le désir du psychanalyste, allant dans le sens exactement contraire à la pente vers l'identification, permet au sujet une traversée du fantasme, ramenant alors l'expérience

1. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 248.

2. ↑ J. Lacan, « Discours prononcé le 6 décembre 1967 à l'EFPP », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, 1973, p. 29.

de ce sujet au plan de la pulsion. Près de dix ans plus tard, et cette fois après la « Proposition sur la passe » d'octobre 1967, Lacan, dans sa « Note italienne », conditionne le passage à l'analyste à l'advenue d'un désir inédit – avant qu'il y ait du psychanalyste. Ce désir est désir de savoir, qui fait le désir de l'analyste, qui permet à l'analysant passé à l'analyste de soutenir la place de semblant de l'objet *a*, de se faire à son tour la cause du désir du sujet, s'offrant « comme point de mire à cette opération insensée, une psychanalyse, en tant qu'elle s'engage sur la trace du désir de savoir ³ ».

De ce désir qui l'a conduit – citons encore la « Note italienne » – « à cerner l'irréductible de son horreur de savoir à lui ⁴ », de ce désir, l'analyste témoigne alors, non pas par un savoir sur l'objet, mais de ceci qu'il sait être un rebut, et que ça le transforme. « Rebut », pour reprendre ce mot de Lacan, ne veut rien dire d'autre que d'accepter le sans-idée de l'objet *a*, l'impossible irrémédiablement à symboliser où échoue la vanité de la question « Qui suis-je ? », autrement dit la question du sens. Ce savoir qui attient à l'être et marque le sujet, ce savoir d'une mutation, si le sujet ne peut le dire tout, s'il ne peut s'en entretenir, du moins peut-il en laisser reconnaître la marque à ceux qui la portent aussi, ses congénères.

La cause analytique c'est d'abord ça : la cause d'un désir de savoir qui émerge dans la mutation analytique, la cause du désir de l'analyste. Cela tient au désir de Freud. Et ça tient à ce que chaque analyste, un par un, en fait – puisque la psychanalyse est pour chacun à réinventer.

La cause analytique est au fondement de l'acte analytique et au fondement de la présence de la psychanalyse au monde. Je le rappelle, Lacan parle du « devoir qui revient à la psychanalyse en notre monde ⁵ », dans « L'Acte de fondation », et aussi bien des « devoirs impliqués dans le désir de l'analyste », dans la première version ⁶ de la « Proposition du 9 octobre 1967 ». Il s'agit, dans la cause analytique, de désir et d'éthique. Nous en parlerons au mois de juillet à São Paulo au XIII^e Rendez-vous de l'Internationale des Forums. Cela tient à chacun, un par un. D'où la précarité de la psychanalyse et du discours analytique, d'où leur extinction possible, ce que Lacan ne manque pas de souligner. Je vous renvoie sur ce point au début de la « Note italienne ».

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 122.

4. ↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 309.

5. ↑ J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 229.

6. ↑ J. Lacan, 1^{re} version de la « Proposition sur le psychanalyste de l'école », *Ornicar ? Analytica*, vol. 8, 1978.

Aussi, cela implique que les psychanalystes ne rendent pas les armes, c'est-à-dire qu'ils soient décidés et avertis de ce qui les attend, et pour cela qu'ils sachent « ce qui les responsabilise ⁷ », comme l'écrit Lacan dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 », « à savoir la position où [il a] fixé la psychanalyse dans sa relation à la science, celle d'extraire la vérité qui lui répond en des termes dont le reste de voix nous est alloué. [...] Nous n'avons de choix qu'entre affronter la vérité ou ridiculiser notre savoir ⁸ ».

Si la psychanalyse se sépare de la science en ceci qu'elle invente un savoir qui n'est pas antinomique à la vérité, puisqu'elle se fonde sur l'énonciation d'un sujet, elle n'en a pas moins « vocation de science ». Non seulement elle a à tenir compte du savoir dans le réel, du savoir de la science, mais elle a à en prendre modèle. Et, bien plus encore, Lacan, dans sa « Note italienne » en 1973, assigne à la psychanalyse un « but par où [elle] s'égalerait à la science : à savoir, démontrer que ce rapport [le rapport sexuel] est impossible à écrire, soit que c'est en cela qu'il n'est pas affirmable, mais aussi bien non réfutable : au titre de vérité ⁹ ».

À partir de ce point d'impossible, le savoir qu'invente la psychanalyse, comme celui de la science, a vocation à déplacer la limite, la frontière du réel et de la réalité entre signifiant et jouissance, entre S_1 et a . C'est à partir de ce savoir en place de vérité que la psychanalyse opère – jusqu'à transformer le sujet, à son terme, dans le passage à l'analyste. « La vérité ne sert à rien qu'à faire la place où se dénonce ce savoir, ajoute Lacan. Ce savoir n'est pas rien, car ce dont il s'agit, c'est qu'accédant au réel, il le détermine [ce réel] tout aussi bien que le savoir de la science ¹⁰. »

La proposition de Lacan dans *L'Acte psychanalytique* : « L'acte analytique, nous le posons comme consistant en ceci : de supporter le transfert ¹¹ », paraît être, à première vue, en contradiction avec celle énoncée dans son séminaire trois années auparavant : « La névrose de transfert est une névrose de l'analyste ¹². » En effet, comment l'acte peut-il supporter le transfert si celui-ci est une névrose de l'analyste ? Cette apparente contradiction vient de ce que nous tendons à considérer spontanément, d'abord que l'acte n'a pas à supporter le transfert mais à s'en débarrasser, et ensuite

7. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 243.

8. ↑ *Ibid.*, p. 252.

9. ↑ J. Lacan, « Note italienne », art. cit., p. 310.

10. ↑ *Ibid.*

11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 108.

12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux*, Paris, Le Seuil, 2025, p. 169.

que le transfert, la névrose de transfert et la résistance de transfert sont des termes équivalents. Ce qu'ils ne sont pas, au moins pour Freud en 1915.

La position de Lacan au moment du séminaire sur l'acte marque l'aboutissement d'un effort constant depuis les années 1950 pour redresser dans la psychanalyse la conception du transfert que la SFP (Société française de psychanalyse) avait fixée dans son congrès de 1951 sous la houlette de ses principaux leaders qu'étaient Nacht, Lagache, Bouvet et Held. Il me semble qu'on peut distinguer deux périodes dans l'effort de Lacan : 1951 et 1967-1968. La première est essentiellement critique et vise plutôt à spécifier ce que le transfert n'est pas. La seconde prend effet dans le *Séminaire XI* où le transfert est porté par Lacan à la hauteur d'un concept fondamental. Cette période culmine en 1967 avec l'écriture du mathème du transfert dans la « Proposition de 1967 » et s'appuie sur l'invention de l'objet *a*.

Ce que je vais essayer de soutenir aujourd'hui, c'est que très tôt, dès 1951, pour Lacan, le sort du transfert et celui de l'acte dans la cure sont entièrement liés, y compris dans la conception de la fin de la cure. Par ailleurs, l'apparition dans la cure de l'amour de transfert pose avec perspicacité et justesse au psychanalyste la question de son acte.

Le transfert est un terme de Freud. En revanche, l'acte analytique est de Lacan, solidaire de son invention de l'objet *a*. Il vient répondre à une issue de la cure telle qu'il l'a décrite dans la période classique de son enseignement, celle qui se clôt avec la publication des *Écrits*.

Pour préciser cela, je me référerai à la fin du texte « Subversion du sujet et dialectique du désir », de 1960. Lacan introduit ainsi la fin de l'analyse : « À qui veut vraiment s'affronter à cet Autre » – « cet Autre » désigne ici l'Autre qui s'aperçoit au terme de l'expérience analytique – « s'ouvre la voie d'éprouver non pas sa demande, mais sa volonté. Et alors : ou de se réaliser comme objet, de se faire la momie de telle initiation bouddhique, ou de satisfaire à la volonté de castration inscrite en l'Autre, ce qui aboutit au narcissisme suprême de la cause perdue¹³. » Ce sont les deux voies que propose Lacan à la fin d'un texte qui systématise remarquablement toute l'expérience analytique. C'est aussi le texte qui introduit le graphe. À celui qui veut vraiment s'affronter à cet Autre, il resterait, d'un côté, à se réaliser comme objet – terme étrange –, ou de l'autre, côté sujet, à réaliser le narcissisme suprême : joli résultat tout de même. Lacan nous laisse stupéfaits devant ces deux voies inquiétantes sans en proposer d'autres. Toutefois,

13. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 826.

il ajoute : « Nous n'irons pas ici plus loin ¹⁴. » Tout est dans le « ici ». En effet, ça peut laisser penser qu'ailleurs il puisse aller plus loin.

Ce que le névrosé ne veut pas, tout au long de l'analyse, c'est « sacrifier sa castration ¹⁵ », phrase énigmatique. En effet, comment peut-on sacrifier sa castration qui est en elle-même un sacrifice ? Sacrifier sa castration, c'est en finir avec sa question, en finir avec l'incertitude. On sait à quel point le névrosé a du mal à en finir avec l'incertitude. La clinique de la névrose obsessionnelle nous le démontre de façon exemplaire. Le névrosé ne veut pas renoncer à son incertitude, c'est ce qui fait que Lacan le qualifie de « Sans-Nom ¹⁶ ». Le névrosé refuse qu'il y ait une réponse, il tient à sa question et se fait « sans-nom ». Combien de faits cliniques viennent souligner ce point. Par exemple la passion de l'anonymat chez le sujet obsessionnel.

J'ai remarqué que certains analystes semblent ignorer le « Sans-Nom » profond du névrosé, pensant que la fin de l'analyse mènerait à un « Sans-Nom ». En fait, la mise en péril de l'identification n'est pas l'abandon du nom, bien au contraire. Elle est sans doute l'acceptation, la fin de l'incertitude sur ce point comme sur d'autres.

Car enfin, que vise le sujet ? Il vise, comme Lacan nous le dit, à se réaliser comme objet. C'est une formule étrange, puisque dans les deux cas que propose Lacan, cette réalisation comme momie ou bien ce tragique du narcissisme de la Cause perdue, version Antigone ou version Claudel, est une mortification. La référence à la momie et au bouddhisme est récurrente tout au long des *Écrits* pour désigner les questions de fin d'analyse, de Prajapâti dans « Fonction et champ de la parole et du langage » à la douleur d'exister dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache ».

Ces deux issues de « se réaliser comme objet » ont l'air de s'adresser à la névrose. Mais c'est une problématique que Lacan évoque aussi pour la perversion. C'est en effet ce que Klossowski nous fait entrevoir, à suivre Lacan, lorsqu'il évoque l'apathie sadienne obtenue par la mise en pratique de tout ce qui lui passe par l'esprit, suivant la maxime « Réalisez tous les fantasmes qui vous passent par l'esprit ». Klossowski dit : « Il serait rentré au sein de la nature à l'état de veille dans notre monde. » Lacan ajoute, « habité par le langage ». Voilà une autre figure de la réalisation de l'objet, autre que la résorption du moi fort du névrosé dans la volonté divine. Cette phrase se trouve à la fin de la première partie du livre de Klossowski, de 1969, *Nietzsche et le cercle vicieux*. Cette phrase apparaît quand Klossowski

14. [↑](#) *Ibid.*, p. 827.

15. [↑](#) *Ibid.*, p. 826.

16. [↑](#) *Ibid.*

évoque l'idée de Nietzsche d'un état d'immanence, une sorte de fusion totale dans la nature – mais à l'état de veille plutôt qu'à celui de sommeil ou d'inconscience. C'est une manière imagée de penser la dissolution du sujet individuel dans le flux des forces naturelles (ou éternel retour) nietzschéen. Pour Nietzsche, la pensée se confond avec la vie naturelle.

Klossowski décrit comment, après avoir traversé la « crise de la pensée du retour », Nietzsche serait revenu non pas à une simple conscience humaine, mais à une coïncidence avec le rythme de la nature, à « l'état de veille dans notre monde ». Cette phrase condense un thème fondamental de Klossowski, la désindividualisation de la subjectivité, où le penseur traversé par les forces impersonnelles du monde devient en quelque sorte « nature consciente d'elle-même ».

Il y a encore d'autres modes de réalisation comme objet : celle que nous propose le président Schreber. Elle s'appelle réconciliation, en allemand *Versöhnung*, puisqu'il se résorbe dans la volonté d'un Autre qui est le retour d'Un-Père dans le réel. Cette réconciliation, il ne peut l'atteindre que mortifié, et il se voit cadavre lépreux traînant un autre cadavre lépreux. Grâce à cette mort, la volupté est devenue béatitude de l'âme, résorbée dans un langage où le seul affect qui règne est celui de la paix. Cette résorption du sujet dans le monde du langage, Lacan l'appelle « féminisation » de Schreber.

Féminisation *schrébérienne*, apathie sadienne, momie ou Antigone morte-vivante, voilà les modes de destitution subjective proposés par Lacan à partir de la perspective phallique.

Puis Lacan va proposer, par la sublimation analytique, une voie de résorption dans le monde qui soit autre que les impasses aperçues dans « Subversion du sujet », soit par la voie de la pulsion. Freud avait aperçu, lui aussi, un destin autre que le religieux, pour que le sujet puisse résorber son refoulement originaire dans le monde : l'art. Il trouvait que les artistes arrivaient à faire reconnaître leur fantasme par la société. L'artiste arrive à surmonter le refoulement, dit Freud, puisque la sublimation est un destin de la pulsion qui n'implique aucun refoulement.

Lacan propose que « psychanalyste » soit un nouveau nom de destin de la pulsion, la réalisation d'un nouveau destin de la pulsion. Reprenons ce que Lacan appelle, dans le « Preamble » de son « Acte de fondation de l'École », le point où le transfert doit mener le sujet. Il doit le mener à se soulever. On peut dire que le « sublime » est repris sous le terme de « se soulever ». Lacan le dit ainsi : « Encore faudrait-il que le désir et le transfert qui les animent aient soulevé ceux qui en ont l'expérience jusqu'à leur rendre intolérables les concepts qui perpétuent une construction de

l'homme et de Dieu où entendement et volonté se distinguent d'une prétendue passivité du premier mode à l'arbitraire : activité qu'elle attribue au second ¹⁷. » Il y a là une idée qui me paraît importante, à savoir que l'homme comme créature ne peut jamais atteindre le créateur et que l'intellect ne pourra jamais considérer le résultat même de son action.

C'est précisément dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* que Lacan reprend ce point avec le néologisme *operception* ¹⁸, qui est une construction d'opérer et de percevoir. Ce terme est lié à la logique de la perception et de l'opération, notamment lorsqu'il réfléchit à la façon dont la science produit des objets et dont le sujet humain s'y relie sans passer par la perception sensible ordinaire. C'est donc dans ce passage que le terme *opercevoir* est forgé par l'opération scientifique plutôt que par simple perception – donc une sorte d'operception implicite : percevoir par l'opération même plutôt que par les sens physiques.

Plus précisément pour nous, l'operception est un effet de la perte, autrement dit cette operception n'est possible que parce qu'il y a une perte : quelque chose est retranché (l'objet *a*) et ce retranchement structure le champ perceptif. Ce que le sujet voit est organisé autour d'un manque. L'objet *a* est ce qui ne se perçoit pas, mais ce par quoi toute perception s'opère. On peut encore dire que ce que le sujet perçoit est déjà orienté par la jouissance. La perception est captée par la jouissance et organisée par ce qui en reste. Une jouissance est prélevée et c'est depuis ce reste que je perçois. Je dirai que l'operception est la perception en tant qu'elle est effet du discours, structurée par la perte de l'objet *a* et orientée par le plus de jouir. Ce que le sujet perçoit est ce qui reste visible après l'opération de la jouissance.

Je vais faire un lien peut-être hardi en disant que c'est là où la psychanalyse n'est pas de l'ordre d'un « christianisme de désespoir ¹⁹ ». Si elle se refuse à l'espoir, elle encourage en tout cas à se soulever contre un certain nombre de repères. Et elle donne comme boussole le point où, effectivement, sont soulevés ceux qui sont passés par l'expérience. C'est ce que la passe doit opérer : ce dispositif pour percevoir la marque par où il y a eu opération de la psychanalyse. C'est un dispositif d'operception.

Jusqu'à-là je me suis référé à la page 826 des *Écrits*, c'est-à-dire l'avant-dernière page du texte « Subversion du sujet et dialectique du désir ». Mais juste avant, à la fin de la page précédente, il était question du

17. [↑](#) J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 239.

18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 187.

19. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », art. cit., p. 827.

transfert et de l'amour. C'est sur ce point que je voudrais poursuivre pour rejoindre ma question de ce soir.

Qu'est-ce qui est donc requis de l'analyste au moment de l'apparition de l'amour de transfert ? Je dirai que l'amour est le lieu privilégié d'émergence du désir, puisque, comme le signale Lacan dans la séance du 13 mars 1963 de son séminaire sur l'angoisse, « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ²⁰ ». Mais il est aussi le moment où le désir se présente le plus dans sa radicale altérité. Ce qu'il y a donc derrière l'amour de transfert, c'est le désir de l'analysant dans sa rencontre avec le désir de l'analyste.

En 1958, dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », Lacan réaffirme de manière encore plus radicale les principes dégagés en 1951 concernant sa conception du transfert. Ce texte est à lire toujours comme une critique des pratiques de la SFP. Si certains à la SFP, comme Nacht, Bouvet ou Held, considèrent que la fin de la cure se fait essentiellement en termes de liquidation de la névrose de transfert, Lacan conteste l'assimilation du transfert à une résistance, bien plus, il indique comment l'interprétation du traitement comme une résistance nourrit ce qu'elle veut faire disparaître, à savoir le transfert lui-même, car l'interprétation ne peut être entendue que dans le transfert. Le transfert ne peut donc être considéré comme une forme particulière de la résistance.

C'est encore au texte de Lagache d'introduction au colloque de 1951 que Lacan se réfère dans la troisième partie de « La direction de la cure... », « Où en est-on avec le transfert ? ». Il rappelle encore une fois que le transfert ne peut et ne doit pas se comprendre dans les termes d'une « two bodies psychology », selon la formule de Balint, ni se décliner comme une somme de sentiments. Une fois encore, il tente d'arracher le transfert à une conception phénoménologique en rappelant que « le maniement du transfert ne fait qu'un avec sa notion ²¹ », formule que nous pouvons comprendre mieux si nous l'entendons au sens où l'acte de l'analyste et le transfert sont indissolublement liés.

Dans le *Séminaire XI* – à partir du moment où est forgé pour Lacan le concept d'objet a –, il va pouvoir proposer sa propre conception du transfert et redonner sa vraie place à l'objet. Le transfert en tant qu'opérateur n'est pas pure répétition. Il est lié aux moments d'ouverture-fermeture de l'inconscient et aux battements de l'objet. Le transfert comme concept

20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 209.

21. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 603.

opératoire n'est pas la répétition d'une histoire. Il n'y a pas de catharsis, ce qui veut dire que le transfert ne se liquide pas en l'expliquant.

La chute du transfert correspond à l'effondrement de la supposition du savoir de l'analyste, la destitution de l'analyste de cette place Autre garante du sens, la reconnaissance que le savoir inconscient ne réside pas chez l'analyste mais qu'il est produit par le sujet lui-même. Pour Lacan, c'est une *désupposition* du savoir et la chute de l'objet *a* de la place où l'analyste l'incarnait. Cette chute du transfert n'est pas une rupture émotionnelle, ni un rejet de l'analyste, ni une désillusion cynique. C'est une destitution structurale qui opère par rapport à la structure différentielle du langage.

C'est le transfert, c'est-à-dire le rapport à l'analyste, qui a conduit Freud à la répétition. Il faut préciser que la répétition n'est pas le transfert. Dans « La direction de la cure... », Lacan souligne que s'il n'y avait pas de distinction entre transfert et répétition, l'analyse ne serait pas possible.

L'amour de transfert « se donne un partenaire qui a chance de répondre ²² », nous dit Lacan. Ce partenaire c'est l'analyste. Pensons que cette réponse n'est pas de l'ordre de la communication. C'est une réponse qui vise l'au-delà du sens et le chiffrage de la jouissance. C'est aussi ce qui caractérise la fonction du transfert.

Si le transfert, comme le dit Lacan, est la mise en acte de la réalité de l'inconscient, cela s'oppose à la formule de Lagache selon laquelle ce serait la mise en acte des conflits infantiles non résolus. Et lorsque Lacan énonce que le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient, il précise que cela veut dire la mise en acte d'un désir, et ce désir, dit Lacan, est le désir de l'analyste.

Une fois le transfert situé dans sa fonction de battement et raccordé au désir de l'analyste, Lacan indique la position de l'analyste : ni directeur de conscience, ni manipulateur « authentique », il est l'objet du transfert. « L'analyste, vous ai-je dit, tient cette place pour autant qu'il est l'objet du transfert ²³. » Précisons que cet objet *a* n'est pas l'objet de la relation d'objet, c'est un objet pulsatile évidé qui a la structure de la pulsion.

Cette articulation est essentielle pour la théorie du transfert. Elle permet de rejeter définitivement les pratiques de l'IPA en montrant que le transfert comme l'acte sont appendus au manque à jouir dans l'ordre de l'objet (et non pas à l'éducation objectale) et au manque de savoir dans

22. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 558.

23. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 211.

l'Autre (et non pas au fait de savoir liquider la névrose de transfert). Et c'est pourquoi il fallait que Lacan ait pu effectuer cette invention de son objet pour que la théorie du transfert prenne un tout autre sens à partir de 1964. Les dernières pages du *Séminaire XI* sont à cet égard très instructives. Lacan y montre comment fonctionne le couple transfert-désir de l'analyste.

Qu'attend-on dans la passe ? Je vais essayer d'être précis. Ce n'est pas toujours facile lorsqu'on entre dans le détail de l'enseignement de Lacan. On observe dans cet enseignement quatre grandes conceptions de la fin de l'analyse : *la fin par le désir*, son interprétation et sa reconnaissance ; *la fin par le fantasme*, sa construction et sa traversée ; *la fin par le transfert*, sa résolution, versant névrose de transfert, la destitution de l'analyste comme sujet supposé savoir et sa résolution, versant séparation de l'analyste, de *a* en tant qu'objet de rejet ; *la fin par le symptôme*, identification au symptôme/*sinthome* et/ou savoir, réaliser pourquoi on a ces *sinthomes*.

J'ajouterai à cela que la fin par la résolution du transfert et celle par l'identification au symptôme semblent se situer dans la veine freudienne, même si elles sont fort dissemblables. Leur différence tient au moins en ceci que la fin par la résolution du transfert (celle relative à la névrose de transfert) a été non seulement aperçue mais thématifiée et élaborée dans la psychanalyse depuis Freud. La fin par l'identification au symptôme, elle, n'est freudienne que sur un seul point : elle entérine le constat freudien qu'à la fin d'une analyse, il y a de l'incurable.

De quoi s'agit-il dans la passe à propos de cette articulation transfert, acte et désir de l'analyste ?

L'enjeu de la passe se trouve dans la résolution du transfert. Il est important de cerner ce point-là aussi avec beaucoup de précision. La passe requiert de l'analysant devenu passant qu'il ne s'en tienne pas à la vérité qu'il a découverte, mais élabore à partir d'elle un savoir de forme inédite. Le processus transférentiel débouche sur la chute du transfert. C'est quasiment inéluctable pour celui ou celle qui effectue le travail d'association. C'est le moment de la destitution subjective. On trouve ça dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École ». Cette fin du processus transférentiel ouvre sur le moment de la passe.

De quoi s'agit-il ? La chute du transfert désigne ce moment de la cure où le transfert – moteur du travail analytique – cesse d'opérer comme illusion structurante sans pour autant disparaître brutalement. Si ce n'est pas un indice de fin de cure, c'est au minimum un moment décisif. La chute du transfert correspond à l'effondrement de la supposition du savoir de l'analyste, à la destitution de l'analyste de cette place Autre garante du

sens, où il détiendrait le sens ultime de son désir, la reconnaissance que le savoir inconscient ne réside pas chez l'analyste mais qu'il est produit par le sujet lui-même.

Le sujet ne parle plus pour l'Autre, mais à partir de son rapport singulier au réel. C'est la fin de la croyance en un savoir de l'Autre. Ce n'est pas une rupture émotionnelle, ni un rejet de l'analyste, ni une désillusion cynique. C'est une destitution structurale, destitution subjective. Concrètement, cela se traduit par une diminution de la demande dans le sens de « qu'est-ce que ça veut dire ? », mais aussi par une parole plus autonome et moins adressée.

La passe est l'invention de Lacan pour mettre à l'épreuve la chute du transfert. La chute du transfert est la condition de la passe : ces deux moments sont liés. La passe suppose que le transfert soit tombé, que le sujet ne soit plus aliéné à l'Autre et qu'il ait isolé son mode de jouissance singulier, soit son symptôme fondamental.

Pour terminer sur ce point, je dirai que la chute du transfert est un fait clinique interne à la cure. La passe est l'élaboration et la mise à l'épreuve de ce fait. On peut ajouter que sans cette chute du transfert, il n'y a pas de passe possible, mais que toute chute du transfert ne débouche pas nécessairement sur une passe. L'analyste est produit comme reste, non comme idéal.

Au début de ce paragraphe, je disais que la passe et la fin de l'analyse obéissaient à deux logiques temporelles différentes. Sur ce point, Lacan va faire un pas en avant avec l'éthique du bien-dire. Les deux références majeures pour le bien-dire se trouvent dans *Télévision* et dans le séminaire ... *Ou pire*. Deux questions se posent alors : qu'est-ce que précisément le bien-dire pour Lacan ? Et qu'apporte de plus ce bien-dire que la passe n'aurait pas fait ? Je vais aborder les choses rapidement, sans trop être caricatural j'espère, pour ne pas trop déborder de mon sujet ce soir.

Le bien-dire n'est pas le bien-parler, ni parler joliment, ni même faire preuve d'éloquence. Le bien-dire, c'est dire juste par rapport au réel du sujet, c'est-à-dire dire au plus près de ce qui fait symptôme, mais aussi dire d'une façon qui touche la jouissance, ou encore un dire qui fasse coupure, qui déplace ou en tout cas qui produise un effet. Autrement dit, le bien-dire est un dire qui fait événement. C'est un dire qui ne décrit pas, mais qui produit un effet de vérité, même partiel, même bancal.

Lacan insiste en disant qu'on peut très bien parler, très clairement, très intelligemment et être complètement à côté. À l'inverse, un lapsus, une phrase tordue, un mot mal placé peut être du bien-dire. Cela signifie que le bien-dire n'est pas du côté de la maîtrise mais du côté de ce qui se rate juste comme il faut.

Pour Lacan, cela vient de la rupture avec l'idée classique de la vérité. En effet, pour lui, la vérité ne peut que se mi-dire. Ainsi, le bien-dire est un dire ajusté à cette impossibilité de dire toute la vérité. Le bien-dire ne bouche pas le manque, ne moralise pas bien sûr et ne normalise pas la jouissance. Dans la pratique, cela se traduit par l'intervention de l'analyste qui vise le bien-dire par une ponctuation, une scansion ou juste un seul mot. Le bien-dire, c'est que le sujet entende autre chose que ce qu'il voulait dire. Le bien-dire ne vise pas le sens mais l'effet.

Tout cela suppose de distinguer le dit du dire. Nous verrons pourquoi par la suite et le lien avec le bien-dire. Le dit, c'est ce qui est énoncé, c'est le contenu du discours, c'est aussi ce qui peut être répété ou transmis. Le dit appartient au symbolique, au sens, au savoir (S_2), à ce qui se fige. Le dire, c'est l'acte de dire, c'est l'événement de parole, soit ce qui se produit au moment même où ça se dit. Le dire engage le sujet et touche au réel.

Pourquoi Lacan les distingue ? Parce que pour lui le sens trompe, le savoir bouche le réel, alors que le dire peut faire trou. C'est là que le bien-dire prend tout son sens : ce n'est pas produire un « bon dit » mais viser un dire qui fasse effet. Dans la cure, l'analysant produit des dits à la chaîne, l'analyste écoute le dire, soit les lapsus, les hésitations ou encore les silences, et quand il intervient, il vise un dire sans s'encombrer du dit, parfois même contre le sens.

La question qui se pose alors est de savoir comment le dire est lié à la jouissance. C'est une articulation très délicate à la fin de l'enseignement de Lacan. On pourrait aussi se demander pourquoi la jouissance n'est pas dans le dit. Parce qu'elle n'est pas représentable par le signifiant et qu'elle résiste au sens. Le dit rate structurellement la jouissance. Il la recouvre, la déplace, la maquille, mais ne la touche pas directement. C'est ce qui fait dire à Lacan que le dit est du côté du semblant. Le dire, au contraire, n'est pas un contenu, mais un acte de parole. Or un acte engage le corps, implique un risque, fait effraction. Et la jouissance est du côté de l'acte, pas du message. Quand un sujet parle, il ne jouit pas de ce qu'il dit, mais de la manière dont ça sort, du ratage, de l'excès ou de la répétition. C'est là que la jouissance se loge. Le symptôme est lui-même une jouissance fixée par un dire. Le dire touche à la jouissance là où le dit échoue.

Cliniquement, pourquoi l'interprétation vise-t-elle le dire ? Parce qu'une interprétation qui explique le dit calme, rassure, ferme. C'est de la psychothérapie. Alors qu'une interprétation qui fait coupure déstabilise, fait vaciller le sens, déplace la jouissance. Cette interprétation agit par équivoque, homophonie ou silence.

Donc, pour clore ce paragraphe, avant de revenir à mes questions initiales, je dirai que le dit fait sens, alors que le dire se rapporte à la jouissance. C'est pour cela que la psychanalyse ne vise pas à « bien dire », au sens rhétorique, mais à produire un dire qui déplace la jouissance. Pour Lacan, l'éthique du bien-dire vise l'au-delà de la passe analytique. Ce n'est pas la clôture de l'expérience transférentielle, mais la fin de l'expérience analytique.

Il me semble que le cartel de la passe va se prononcer sur un dire. Le passant ne doit pas seulement parler, mais produire un dire qui ait valeur d'acte analytique et ce en l'absence de son analyste censé en être la cause. De ce dire, la tâche du cartel est de relever les éléments qui lui permettront de conclure s'il y a ou non pour le passant sortie du transfert, de sorte que cette sortie soit la condition d'une autorisation authentique.

De quoi s'agit-il avec cette expression « sortie du transfert ²⁴ » ? On trouve cette expression dans le texte de 1958, dans les *Écrits*, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». Lacan fait de cette sortie du transfert le paradoxe logique de toute psychanalyse. En effet, l'interprétation qui vise à démarquer le sujet de la répétition, interprétation venant du transfert, « sera encore entendue » « comme venant de l'Autre du transfert » et « la sortie du sujet hors transfert est ainsi reculée *ad infinitum* ». C'est sur ce point que la position du passant est délicate, car, tout en restant encore dans la relation transférentielle à son analyste, il ne fera plus cas de ce que dit l'analyste, comme venant de « l'Autre du transfert ».

Pour conclure, Lacan rejoint la parabole freudienne quand il nous parle du désir du psychanalyste d'être un rebut. L'analysant, à la fin d'un certain parcours, ne peut que jeter ce semblant qui n'est pas bon à incorporer comme objet. Il ne sert qu'à montrer à celui qui devient analyste quel est le destin de l'amour de transfert, en tout cas quand le désir de l'analyste a conduit la cure jusqu'à son terme.

Souvenons-nous que dans son « Acte de fondation » de 1964, et plus précisément dans le « Préambule » de cet Acte, Lacan écrit : « Poursuivre dans des alibis la méconnaissance qui s'abrite ici de faux papiers, exige la rencontre du plus valable d'une expérience personnelle avec ceux qui la sommeront de s'avouer, la tenant pour un bien commun ²⁵. » Somme à prendre dans le sens de la somme, rendue possible du fait même du consentement à l'aveu de cette « part la plus valable ». Or c'est bien cela qui est en jeu lorsqu'il s'agit d'élaborer et de transmettre un savoir sur l'expérience, mais aussi un savoir sur la fin de la cure et le passage si paradoxal qui

24. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 591.

25. [↑](#) J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 239.

conduit l'analysant à occuper cette place de l'analyste, dont il a pourtant mesuré le statut de rebut.

De la passe, c'est très explicitement la production d'un bien commun que requiert la « Proposition d'octobre 1967 » : « une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés ». Et Lacan ajoute que « ses résultats doivent être communiqués à l'École d'abord pour critiques » et corrélativement à l'ensemble de la communauté analytique – y compris l'IPA. C'est moi qui ajoute ce « y compris à l'IPA », car Lacan précise dans le texte que les sociétés psychanalytiques, « tout exclus qu'elles nous aient faits, n'en restent pas moins notre affaire ²⁶ ». Les résultats de la passe, voilà donc un bien commun par excellence.

On remarque ainsi que ce bien commun est autre chose que l'idéal collectiviste de l'utopie fouriériste, par exemple, qui serait du registre de l'identification idéalisante. Et c'est autre chose tout aussi bien qu'un idéal stakhanoviste d'un travail voué à la jouissance d'un maître féroce.

26. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 255.